L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 14 AOUT 1893.

66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 14 AOUT 1893.

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif—Au magasin, Nos 36 à 40 rue du Camp—Vente de meubles de bureau, coffre-fort en fer, moteur électrique, comptes à recevoir, billets, jugements, etc.

—LES—

ANGLAIS AU SIAM.

DÉPOSITION D'UN TÉMOIN.

Sous ce titre, le *Figaro* publie un article très curieux, qui donne sur toute l'affaire de Siam et ses origines, les détails les plus intéressants. Nous en publions la partie principale:

Quelqu'un a été le témoin des menées anglaises au Siam. Il y a été mêlé. On a voulu le placer à la tête d'une insurrection qui aurait été le signal d'un vaste soulèvement dans nos possessions indo-chinoises. Il a refusé et il est venu à Paris raconter la vérité et se placer sous la protection de la France.

Ces événements datent d'il y a deux mois.

Ce témoin, c'est S. A. R. le prince Duong-Chacr, héritier présomptif de la couronne de Cambodge.

Il a bien voulu nous recevoir et nous raconter ce qui suit.

Son récit est la genèse même de l'affaire de Bangkok, mais nouvelle en presque tous les points, mais singulièrement plus curieuse et plus précise que toutes les narrations qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Le complot y est dénoncé qui avait été tramé, longtemps à l'avance, pour fomenter des révoltes en pays de protectorat français! Le prince est à Paris depuis trois semaines. Il demeure rue Jacob, 50, dans un Family hotel, avec la princesse sa femme, et un jeune Cambodgien, M. Hem, qui a été délégué auprès de lui, en qualité de secrétaire particulier par le directeur de notre Ecole coloniale. Le prince est vêtu à l'Européenne.

A la boutonnière, la rosette d'officier de la Légion d'honneur qui lui fut décernée, il y a six ans, à la suite d'une révolte cambodgienne qu'il apaisa et qui avait été provoquée par les surtaxes d'impôts décrétées par M. Ch. Thomson. S. A. Duong Chacr est le second fils du roi Norodom. Son frère aîné a été déchu de ses droits à la couronne de Cambodge.

Nous donnons ces détails afin de caractériser la figure de ce prince, qui a été notre allié au Siam et qui est une des personnalités les plus marquantes de l'Indo-Chine. On connaît maintenant le témoin. Voici sa déposition, accablante pour l'Angleterre:

"J'arrivai au Siam en 1891, au moment même où éclatait un conflit qui a été le point de départ apparent, sinon la cause véritable, de vos démêlés avec ce pays, nous déclare-t-il. Une société française, le syndicat du Haut-Laos, dont le directeur est M. Turrel, venait d'être molestée dans ses droits, à Hou ten. Elle réclamait 200,000 francs d'indemnité au gouvernement siamois, qui refusait. Et à cette époque, déjà, le refus avait été conseillé par l'Angleterre. J'étais bien placé pour savoir la vérité. Un différend que j'avais eu avec M. de Verneville, votre résident général au Cambodge, m'avait obligé à quitter Pnom Penh et à me réfugier à Bangkok. Cela n'avait d'ailleurs rien que de fort naturel, car les familles royales de Cambodge et de Siam ont toujours été en relations. Il y a des princes siamois à Pnom Penh et il y a toujours eu des princes cambodgiens à Bangkok. Selon les traditions établies, je recevais une pension du gouvernement siamois. On pensa donc à exaspérer la rancune que je pouvais garder à la France, à la suite de mes démêlés avec M. de Verneville, et je ne doute pas que cette idée vint de l'étranger. Les Siamois ne sont pas un peuple guerrier.

"Mais on avait tôt remarqué l'émoi qui s'était répandu à la nouvelle de mon arrivée, dans la population cambodgienne qui est très nombreuse à Bangkok. On comprit que je pouvais servir certains projets pour l'exécution desquels on n'attendait qu'une occasion favorable.

"Le mieux eût été qu'une insurrection éclatât en pays de protectorat français. Au Cambodge, avec l'appui du Siam, je pouvais provoquer la révolte et l'on me tâta, d'abord avec précaution.

"A ce moment 500 fusils débarquaient secrètement à Pachim. Ils étaient de marque anglaise....

"Je fus alors, continua le prince Duong-Chacr, l'objet d'une démarche très nette et même impérieuse, de la part du prince D-wavongs, ministre des affaires étrangères du roi de Siam. Il obéissait à l'influence de M. Rolin-Jacquemyns, ce Belge qui est le conseiller intime du prince Dewavongs. On me demandait par écrit, notez bien ceci, d'embrasser la cause du Siam, de faire à la France une guerre de partisans. La lettre était conçue de telle sorte que je n'avais qu'à me soumettre ou à me démettre. C'était un *ultimatum* que me posait le roi de Siam. Je refusai et j'allai montrer le document à M. Pavie que j'avais beaucoup connu au Cambodge. Il s'en empara, comme d'une pièce à conviction très importante, et c'est alors que je vins à Paris.

"—Pourquoi?

"—Parce que, me disais-je, les Siamois ne viendront pas m'y chercher. Puis, ma vie était désormais en danger à Bangkok. Je vous le demande, qu'aurais-je été faire dans l'aventure où voulaient m'engager les Siamois ou leurs amis anglais? Le Siam subira la destinée du Cambodge et de l'Annam. A quoi bon lutter contre la destinée? Quand on est le plus faible, il faut savoir se ranger du côté où siège la force. Que pourrait le Siam? C'est un pays divisé par des haines de races et la France devrait profiter de ces antipathies profondes, les aviver, leur donner le moyen de s'exercer. La population cambodgienne est très nombreuse en Siam. Ces Cambodgiens sont vos alliés naturels, à vous, Français. Il faut que vous sachiez, en effet, que le Cambodge est à peu près aussi ennemi du Siam que vous l'êtes de l'Allemagne. Nous avons souffert d'empiétements nombreux, depuis cent ans. Avant 1863, c'est encore le Siam qui percevait l'impôt chez nous, et ce fut un cri de joie, dans tout le Cambodge, quand M. Doudard de La Grée nous débarrassa du commissaire siamois. Ce que nous demandons encore, c'est la rétrocession des territoires qui nous avaient été volés. Car c'est à dessein, tout à l'heure, que je vous ai cité l'Allemagne. Nous avons notre Alsace-Lorraine, nous aussi: c'est l'île de Khône, sur le Mékong; ce sont aussi Pachim, Strongtren, les provinces d'Ankor et de Battambang. Ces territoires n'étaient encore que contestés au Cambodge, avant 1867. Mais, à cette époque, on essaya de délimiter les frontières. On connaissait mal la géographie de nos contrées et ces provinces furent laissées en dehors de la ligne frontière.

"Le Cambodge veut les reprendre!"

Suit une proposition faite par le Prince d'opérer un soulèvement au Siam pour y détruire l'influence anglaise, avec des détails précis sur les forces dont on pourrait disposer en pareil cas.

"Le coup qu'on me proposait de tenter contre la France, dit le Prince, je viens vous offrir de l'exécuter contre le Siam. Les Anglais seraient joués....

Mais le gouvernement français refuse par scrupule. Celui de la Grande Bretagne n'y regarderait pas de si près.

Lu dans le carnet d'un malade:

"Je souffre moins de mes douleurs que de voir marcher joyeusement les autres."

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ARC-EN-CIEL.

(SUITE.)

Il fit un effort, parvint à se soulever et reprit:

—Tiens! prêtre, tiens, voilà pour toi et pour ton Dieu!

Et il lui cracha au visage.

Le vieux curé soupira, essuya sa figure, et d'une voix plus douce encore:

—Jésus, notre Sauveur, dit-il, a été souffleté, flagellé, crucifié; on lui a aussi craché au visage, et il a tout pardonné. Comme Jésus et en son nom, moi, son humble serviteur, je vous pardonne, mon frère.

De Melville n'écoutait plus, n'entendait plus. Son regard effaré s'était arrêté sur Cendrillon et prenait maintenant une expression d'indicible épouvante.

—Fantôme, fantôme! que viens-tu faire ici? hurla-t-il en levant le bras comme pour menacer; va-t-en, ah! va-t-en!

Cendrillon s'élança hors de la salle, en s'écriant:

—C'est lui, c'est lui! En même temps que moi, Dieu l'a maudit!

XV

MÈRE ET FILLE.

Mme Melville, Marie-Madeleine et Georges Nautier se trouvaient réunis dans le petit salon du château. La jeune fille, encore sous le coup de ses violentes émotions, venait de raconter, aussi bien qu'elle pouvait le faire, l'épouvantable scène du bois. Un homme s'était jeté sur elle, l'avait bâillonnée, évidemment pour l'empêcher d'appeler à son secours, et, presque aussitôt, elle s'était évanouie dans les bras de la femme,—la complice de l'homme,—qui l'empêchait de se servir de ses bras et la serrait à l'étouffer. Elle n'avait pu se défier de cette misérable femme, dont on disait le plus grand bien à Mauvert et qui l'avait su prendre par des paroles hypocrites, de faux témoignages d'amitié.

Ce qui s'était passé pendant son évanouissement, elle l'ignorait. Quand elle était revenue à elle, la femme n'était plus là. Elle vit Tortillard près d'elle à genoux, lui soulevant la tête, et l'homme étendu tout de son long sur le sentier. Alors elle avait compris que Tortillard l'avait défendue, sauvée. Toutefois, elle n'avait été un peu rassurée que lorsque Cendrillon, l'ayant aidée à se relever, l'avait prise dans ses bras et embrassée. Enfin, Georges était arrivé, et, alors seulement, elle s'était sentie complètement rassurée.

—On voulait m'enlever, ajouta-t-elle; pourquoi? Que voulait-on faire de moi? Je ne comprends pas!

—Il y a là un mystère dont nous aurons l'explication, dit Mme Melville.

—Et cet homme et cette femme, qui sont-ils?

—Nous le saurons, certainement. Mais tu as échappé à ces misérables, mon enfant, tu n'as plus rien à craindre, cesse donc de te tourmenter.

Georges restait silencieux, réfléchissant.

—Les scélérats, pensait-il, ont été payés pour commettre le crime; oui; ils agissaient pour le compte d'un autre, et cet autre ne peut être que Hector de Chamblay.

Telle était sa conviction, mais il crut devoir cacher ce qu'il pensait.

Tous trois étaient assis sur un canapé, Mme Melville entre les deux fiancés. Elle avait pris une main de Marie-Madeleine, une main de Georges et les tenait dans les siennes.

D'abord elle leur annonça qu'elle avait pensé depuis longtemps à la dot de sa fille adoptive; que cette dot, qui était de cent mille francs, serait remise à Marie-Madeleine la veille de son mariage.

Et comme le jeune homme et la jeune fille se récriaient:

—C'est une chose convenue entre mon fils et moi, dit-elle, et vous nous causeriez un véritable chagrin en n'acceptant pas. Mais laissons cela; j'ai autre chose de plus sérieux, de plus grave à vous dire et je ne puis trouver un moment plus favorable pour parler.

Après avoir préparé Marie-Madeleine à entendre le douloureux récit, et tout en lui expliquant pourquoi elle avait cru devoir garder le silence jusqu'alors, elle lui révéla le terrible secret de sa naissance.

On comprend avec quelle émotion Marie-Madeleine et Georges écoutaient. Ils étaient oppressés, haletants et comme suspendus aux lèvres de Mme Melville.

Celle-ci, cependant, n'avait pas dit que l'auteur du crime monstrueux était Gaston de Melville, son mari. Elle se réservait d'apprendre plus tard à Marie-Madeleine que Paul était son frère. Elle avait cru devoir cacher également que la pauvre Gabrielle, ayant perdu la raison, avait été enfermée dans une maison d'aliénés, d'où elle s'était enfuie. Elle savait la jeune fille très impressionnable et ne voulait pas mettre, coup sur coup, son cœur à de trop cruelles épreuves. Elle préférait donc, pour le moment du moins, et jusqu'à nouvel ordre, lui laisser croire que sa mère, ainsi qu'on le lui avait toujours dit, était morte en la mettant au monde.

—Ma mère, ma pauvre mère! répétait Marie Madeleine, en sanglotant.

Mme Melville laissa passer cette crise de larmes et reprit:

—Maintenant, ma chère enfant, j'ai à te parler des parents qui te restent, car tu n'es pas sans famille, comme tu l'as cru jusqu'à ce jour. Jérôme Anglade, le père de ta mère existe encore, et tu as un oncle, Pierre Anglade, officier supérieur.

—Ah! s'écria Marie-Madeleine, passant brusquement de la douleur à la joie, c'est donc de mon grand-père et de mon oncle, dont M. le marquis m'a parlé!

—M. le marquis de Marpoix connaît, en effet, Jérôme et Pierre Anglade.

—Et ils vont venir à Mondraget?

—Demain, ma chérie, ils seront ici.

—Demain....Ah! Georges, Georges!

—Toutes les joies, tous les bonheurs vous sont dus, ma bien-aimée, répondit le jeune homme.

—Je dois ajouter, ma chère Marie-Madeleine, reprit Mme Melville, que ton grand-père et ton oncle ont pour toi la plus vive tendresse.

—Je les aimerai, je les aime! Ah! nous les aimerons bien, Georges!

—Oui, chère Marie-Madeleine, vous avez une famille, elle sera la mienne!

A ce moment, on frappa à la porte du salon.

Georges se leva, alla ouvrir et demanda:

—Qu'y a-t-il?

—Monsieur Georges, répondit le domestique, c'est Cendrillon qui vient demander des nouvelles de Mlle Marie-Madeleine; je lui ai répondu de façon à la contenter; mais elle ne se trouve pas satisfaite, elle veut absolument voir mademoiselle.

—Qu'elle vienne, Georges, qu'on la fasse entrer! s'écria Marie-Madeleine.

—C'est cette pauvre femme qui vous aime comme si vous étiez sa fille? dit Mme Melville.

Marie-Madeleine n'eut pas le temps de répondre. Cendrillon, ses longs cheveux blonds tombant sur les épaules, entrait dans le salon.

Mme Melville se dressa comme un ressort et marcha vers Cendrillon qui s'était arrêtée et restait immobile, les yeux écarquillés, stupéfaite.

L'ancienne patronne et l'ancienne ouvrière se regardaient tremblantes, hésitant à se reconnaître. Ce fut Cendrillon qui, la première, s'écria:

—Mme Melville!

—Vivante, vivante! exclama Mme Melville, et c'est ici, ici que je la retrouve! Ah! Dieu du ciel, vous me faites oublier en un instant de longues années de souffrances.

Se tournant vers Marie-Madeleine, qui regardait ahurie, ne comprenant rien à cette scène, elle lui dit d'une voix vibrante d'émotion et avec un rayonnement dans le regard:

—Cette femme, que l'on appelle ici Cendrillon, t'aime comme si tu étais sa fille; ah! oui, elle peut, elle doit t'aimer ainsi; et toi, Marie-Madeleine, tu n'auras jamais assez de tendresse, tu entends? jamais assez de tendresse pour cette malheureuse qui a connu toutes les douleurs, toutes les souffrances, pour cette victime que l'on croyait morte et que l'on a si longtemps pleurée!

Marie-Madeleine, je t'ai fait connaître les malheurs de Gabrielle Anglade, mais ce que je ne t'ai pas dit, puisque je l'ignorais, c'est que Gabrielle Anglade existait encore. La voilà, Marie-Madeleine, la voilà! Embrasse ta mère!

La mère et la fille poussèrent en même temps un cri de joie délirante et se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre. Ah! elles ne demandaient pas des explications. Se tenant étroitement enlacées, elles s'abandonnaient à leur ivresse. Et au milieu de soupirs étouffés et de sanglots, on entendait le bruit des baisers donnés et rendus, et ces mots, constamment répétés: Ma fille! Ma mère!

Pendant cette scène touchante où la joie, le bonheur avaient des larmes, Mme Melville et Georges Nautier, eux aussi, pleuraient, silencieusement.

Et quand la mère et la fille se furent un peu calmées et que, maintenant, elles se regardaient, ravies, comme si elles se voyaient pour la première fois, Mme Melville disait à Gabrielle:

—C'est mon oncle, l'abbé Ginoux, qui a baptisé votre fille et lui a donné le nom de Marie-Madeleine; et quand on vous a crue morte, l'abbé Ginoux est allé prendre Marie-Madeleine chez sa nourrice, me l'a amenée, et j'ai juré de vous remplacer auprès d'elle; je l'ai élevée, je l'ai aimée, enfin, en souvenir de vous, Gabrielle, j'ai fait de Marie-Madeleine mon enfant.

Gabrielle écoutait, sans pouvoir répondre. Elle était sans voix. Mais comme ses regards exprimaient éloquemment ses impressions et les sentiments de son âme.

—Demain, Gabrielle, vous aurez une nouvelle joie, oh! qui sera vivement partagée....demain, votre père et votre frère seront ici, au château de Mondraget.

—Mon père! mon frère! s'exclama Gabrielle.

—Ils viennent voir Marie-Madeleine et ne s'attendent guère au bonheur de vous revoir, car eux aussi vous croient morte.

—Je le sais, et je sais encore qu'ils m'ont pleurée et regrettée.

—Ils vous pleurent et vous regrettent toujours. Ah! Gabrielle, ils vont être bien heureux!

Gabrielle laissa aller doucement sa tête sur l'épaule de sa fille et se remit à sangloter.

—Ma mère, ma mère chérie, s'écria Marie-Madeleine, ne pleure plus et surtout ne pense plus au terrible passé! Va, Georges et moi, nous t'entourerons de tant de soins, de tant d'affections, que nous te le ferons oublier, ce passé de douleurs et de larmes!

Georges s'était agenouillé devant Gabrielle et disait en lui serrant les mains:

—Je partagerai ma tendresse entre vous et Marie-Madeleine; nous vous aimerons d'autant plus que vous avez énormément souffert, et nous vous rendrons heureuse autant que vous avez été malheureuse!....

—Ah! mes enfants, mes chers enfants! répondit elle, en les regardant avec une tendresse infinie, c'est votre bonheur, qui sera le mien!

Tendant la main à Mme Melville, elle reprit:

—Vous avez élevé ma fille, vous l'avez aimée, soyez à jamais bénie, madame.

Puis, se levant brusquement:

—Monsieur Georges, ma fille, j'ai quelque chose à dire à Mme Melville que vous ne devez pas savoir.

—Eh bien, dit le jeune homme, prenant la main de sa fiancée, il y a encore un peu de jour, nous allons faire un tour dans le jardin.

Ils sortirent.

—Madame, dit vivement Gabrielle, vous savez qu'on a voulu enlever Marie-Madeleine, deux misérables, un homme et une femme.

—Oui. Eh bien?

—J'ai reconnu la femme et j'ai reconnu l'homme; la femme, c'est votre ancienne amie Armande.

—Et l'homme, c'est Gaston de Melville! s'écria la malheureuse femme, avec une agitation fébrile.

—Oui, madame.

—Mais êtes-vous sûre, Gabrielle, êtes-vous bien sûre?

—Absolument sûre, madame.

—Oh! les malheureux, les malheureux! gémit Mme Melville.

Et pendant que toute frissonnante elle tenait son visage caché dans ses mains, Gabrielle lui raconta ce qui s'était passé en sa présence dans la salle de la mairie où le blessé avait été transporté.

—C'est épouvantable.... c'est horrible! prononça Mme de Melville d'une voix presque éteinte.

Elle se leva et se mit à marcher fiévreusement.

C'étaient son mari et Armande qui avaient tenté d'enlever Marie-Madeleine. Ah! elle comprenait, maintenant; il n'y avait plus de mystère: de Melville avait découvert combien elle était attachée à la jeune fille qu'elle avait élevée, adoptée, et le misérable, d'accord avec sa digne compagne, avait voulu s'emparer de Marie-Madeleine afin de s'en servir comme d'un moyen de chantage. Mais savait-il que l'institutrice était la fille de Gabrielle Anglade et la sienne? Oui, peut-être. Et rien ne l'avait arrêté.

Mais si criminel que fût de Melville, il était son mari, le père de Paul Melville, et malgré l'horreur et le dégoût que lui inspirait cet homme, une profonde pitié pénétrait dans son cœur.

Comme, à ce moment, elle était bien la femme admirable qu'elle avait toujours été!

Si son mari était mortellement blessé, son devoir n'était-il pas d'être à son chevet, afin de lui rendre, autant qu'elle le pourrait, son agonie moins cruelle? Il avait repoussé et outragé le prêtre; mais, elle auprès de lui, ne reviendrait-il pas à de meilleurs sentiments? Et s'il se repentait, s'il implorait son pardon, n'était ce pas à elle à le lui accorder? Très perplexe, elle se demandait ce qu'elle devait faire. Elle s'arrêta brusquement devant Gabrielle?

—Savez-vous si M. de Melville est dangereusement blessé? lui demanda-t-elle.

—Mortellement, madame; le médecin a dit qu'il ne passerait pas la nuit.

Mme Melville n'hésita plus.

—Gabrielle, s'écria-t-elle, vous allez me conduire auprès de mon mari.

La mère de Marie-Madeleine s'inclina en signe d'assentiment. Sur l'ordre de Mme Melville, un domestique rappela les deux fiancés.

—Nous allons aller à Mauvert, Gabrielle et moi, leur dit Mme Melville; mais ne nous interrogez point, nous ne pourrions pas vous répondre.

—Soit, madame, répondit Georges, non moins étonné que la jeune fille, mais la nuit est venue et vous ne pouvez vous rendre à pied à Mauvert; je vais faire atteler un cheval à la victoria.

Une demi-heure plus tard, Mme Melville et Gabrielle descendaient de voiture devant la mairie de Mauvert. Une quarantaine de personnes étaient encore là, discutant, pérorant, gesticulant, commentant, chacun selon son idée, le dramatique événement.

—C'est Cendrillon, dirent plusieurs voix.

Et le rassemblement s'écarta pour laisser passer les deux femmes.

Dans la première salle où elles entrèrent, deux hommes assis, fumaient leur pipe.

—Tiens, c'est la Cendrille, dit l'un; qu'est-ce que vous désirez?

—Je viens reprendre quelque chose que j'ai oublié là, dans la salle où est le blessé répondit Gabrielle.

—Ah! bien, vous pouvez entrer.

Elles pénétrèrent dans la salle éclairée par une lampe placée sur une table tout près du lit. Une femme, une vieille dévote, s'était proposée pour passer la nuit près du mourant. On l'avait acceptée et elle était venue prendre possession de son poste. Assise dans un coin, elle avait lu la prière du soir, les litanies de la vierge et des saints, les psaumes de la pénitence, puis le livre s'était échappé de ses mains et elle s'était endormie d'un profond sommeil. Elle n'entendit point la porte s'ouvrir et se refermer.

Le blessé avait les yeux ouverts; leur égarement pouvait être attribué à des visions effrayantes; sa respiration était courte, irrégulière, tantôt faible, tantôt bruyante.

Mme Melville s'étant approchée de lui, il la reconnut, car un sombre éclair traversa son regard et il eut un mouvement comme pour se rejeter en arrière. Lentement, l'épouse s'inclina, puis tomba à genoux. A cet instant, toute la bonté de son âme se reflétait sur son visage pâle et profondément attristé.

—Gaston, dit-elle doucement, j'oublie le passé; je viens vous supplier d'ouvrir votre âme au repentir et, si vous le voulez, je vous apporte le pardon.

De Melville voulut jeter un éclat de rire, mais il ne put que grincer les dents; son corps s'agita convulsivement et toute sa physionomie prit une expression de haine implacable et en même temps de férocité. Rassemblant tout ce qui lui restait de force et faisant un suprême effort, il se souleva et parvint à se soutenir sur ses bras raidis. Alors, dardant sur sa femme son regard enflammé, il s'écria d'une voix caverneuse:

—Je te hais, je te hais! C'est toi, n'est-ce pas? c'est toi qui m'as fait assassiner! Ah! si je pouvais me venger! Oh! oui, va, je te hais, et toi et ton fils, je vous....

Il s'arrêta à la vue de Gabrielle, qui se précipitait pour soutenir Mme Melville qu'elle voyait prête à perdre connaissance.

—Ah! les fantômes, les fantômes! râla de Melville; arrière, laissez-moi, laissez moi!.... Non, je ne veux pas mourir, je veux, je veux.... me venger!

Tout son corps trembla, ses yeux semblèrent vouloir sortir des orbites et sa face convulsée devint hideuse. Des "oh!" déchirèrent sa gorge, puis il poussa un cri sourd et sa tête retomba lourdement sur le coussin qui lui servait d'oreiller.

Il était mort.

Gabrielle aida Mme Melville à se relever et l'emmena.

—Hélas! soupira Mme Melville quand elles se retrouvèrent dans la rue, c'était donc ainsi qu'il devait mourir; sa mort n'a pas démenti sa vie.

Après un silence, elle ajouta:

—Il était mon mari, Gabrielle, le père de mon fils; mais je sens ma poitrine débarrassée d'un poids énorme sous lequel je succombais; sa mort est ma délivrance.

Comme elles se disposaient à remonter dans la victoria, un grand mouvement se fit dans la rue. C'était Armande que deux hommes robustes avaient peine à maintenir. On l'amenait à la mairie pour l'y enfermer. Mme Melville et Gabrielle s'informèrent. Voici ce qu'elles apprirent:

Après avoir vainement cherché la femme atteinte d'aliénation mentale, on avait pensé qu'elle s'était enfuie loin de la commune. On ne pensait plus à elle, lorsque l'on s'aperçut qu'il y avait dans l'église une grande clarté, laquelle ne pouvait être produite par la lampe qui brûle constamment devant le maître-autel. Qu'est ce que cela voulait dire? On interpellait du fait le curé et le bedeau; celui-ci avait fermé les portes de l'église à huit heures et demie, comme d'habitude, après avoir sonné l'*angelus*.

Enfin le curé, le bedeau et plusieurs autres personnes pénétrèrent dans l'église et virent, non sans surprise, une trentaine de cierges allumés sur les marches du maître-autel; tous étaient dans des chandeliers pris de tous les côtés, sur les autels, à la sacristie, au banc-d'œuvre. On se demandait qui avait pu avoir l'idée de cette étrange illumination. Tout fut expliqué quand, au pied de l'autel, au milieu des cierges, on trouva la folle couchée et ne faisant aucun mouvement.

—Je suis morte, dit-elle au curé, je vous attendais; allons, dites vos oremus et après vous me mettrez en terre; mais je veux être dans un cercueil.

Alors elle s'était dressée debout et avait rempli l'église du bruit de ses éclats de rire. Violemment, elle avait repoussé les hommes qui s'étaient approchés pour la saisir, et s'était mise à crier:

—On ne touche pas aux morts, laissez-les dormir en paix!

Armée d'un chandelier, elle se démenait avec fureur, et ce n'avait pas été sans peine qu'on était parvenu à s'emparer d'elle.

....

Le maire de Mauvert, un riche cultivateur, avait fait monter son fils à cheval, et le jeune homme était parti pour Semur afin de remettre au procureur de la République, une lettre de son père et l'espèce de procès verbal rédigé d'après la déclaration faite par Cendrillon.

Le messager du magistrat municipal ne trouva pas le procureur chez lui. Il était, lui dit on, chez Mme la marquise de Monthil et il devait y passer la soirée. Le jeune homme se rendit à l'hôtel de la marquise où il put remettre au procureur de la République le pli dont il était porteur.

On était à la fin du dîner, et les personnes invitées à la soirée commençaient à arriver. La marquise, ce soir-là, ouvrait ses salons à la jeunesse élégante de la ville. On devait danser, faire de la musique.

Le comte de Clairfond, instruit par le procureur de la République de ce qui s'était passé à Mauvert, ne crut pas devoir le laisser ignorer à la comtesse et à son beau-père.

—Partons, mon ami, partons tout de suite! s'écria Mme de Clairfond.

Le comte s'empressa de donner à son cocher l'ordre d'atteler. Le procureur de la République s'était déjà retiré. Il avait à prendre ses dispositions afin de se retrouver à Mauvert le lendemain matin, de bonne heure, avec le juge d'instruction, un greffier et des gendarmes.

La marquise de Monthil était consternée.

—Quel malheur, mon Dieu, répétait-elle, c'est épouvantable! Vous partez, oui, je comprends, je ne peux pas vous retenir. Mais ma fête! Manquée.

XVI

CONCLUSION.

On avait voulu garder Gabrielle au château où la comtesse de Clairfond lui avait fait préparer une chambre à côté de celle de Marie Madeleine; mais Gabrielle, qui était encore Cendrillon pour Charlotte Landry et son mari, avait préféré retourner à la ferme.

N'avait-elle pas à apprendre à la bonne fermière et au fermier que Marie-Madeleine était sa fille? N'avait-elle pas à leur dire, maintenant qu'elle le pouvait, que non seulement elle n'avait pas reperdu la raison, mais que la mémoire du passé lui était revenue.

Le lendemain matin, vers sept heures et demie, la fermière se présenta au château tout effarée.

Elle accourait annoncer que les gendarmes étaient venus arrêter Tortillard et qu'ils avaient également emmené Cendrillon, malgré toutes les observations que Landry et elle avaient pu faire. On les conduisait à Mauvert où le procureur de la République et le juge d'instruction étaient arrivés.

En un instant, tout le monde se trouva réuni dans le grand salon.

Georges Nautier, la comtesse et Mme Melville étaient atterrés; Marie-Madeleine sanglotait. Le vieux général de Marpoix tordait furieusement ses moustaches blanches. Seul le comte de Clairfond paraissait calme.

—Il faut voir les choses sous leur véritable aspect, dit-il, et ne pas se tourmenter sans raison sérieuse. L'arrestation de Tortillard ne doit pas nous surprendre; il a commis un meurtre et il est considéré comme prévenu; c'est la loi. Les magistrats font ce que la loi leur ordonne, et, forcément, l'affaire donnera lieu à une instruction. Toutefois, rassurons-nous au sujet de ce pauvre Tortillard; il ne saurait être reconnu coupable pour avoir empêché deux misérables de commettre un crime; je suis convaincu, dès à présent, qu'il sera considéré comme s'étant trouvé en cas de légitime défense.

Quant à votre mère, ma chère Marie-Madeleine, elle a été emmenée à Mauvert comme témoin de ce qui s'est passé, et afin de renouveler devant le procureur de la République et le juge d'instruction la déposition qu'elle a faite hier devant le maire. Elle seule, en effet, peut éclairer la justice sur les faits; c'est sur ses indications, plutôt que sur celles de Tortillard, que les magistrats pourront se livrer à une enquête sérieuse, et ce sont ces déclarations qui serviront de base à l'instruction de l'affaire.

Attendons donc sans nous effrayer, mais tranquillement, le résultat de la comparution de Gabrielle Anglade et de Tortillard devant les magistrats. Bientôt, nous connaîtrons les impressions de ces messieurs, qui ne peuvent être que bonnes, étant donnée la cause du meurtre.

Ces paroles du comte de Clairfond étaient fort justes et des plus rassurantes. Malgré cela, toujours en larmes, Marie-Madeleine voulait courir à Mauvert.

—Ma place est à côté de ma mère, répétait-elle. Et puis, il faut aussi que je fasse ma déposition, que je dise comment la femme m'a saisie à bras le-corps pour permettre à l'homme de me bâillonner.

—Vous serez interrogée ici, répondit le comte; nous aurons les deux magistrats et le greffier à déjeuner. C'est convenu avec le procureur de la République, qui a accepté hier mon invitation pour lui et ses compagnons. Il est même entendu que le landau ira prendre ces messieurs à onze heures.

Quand même, Marie-Madeleine voulait partir et il fallut les prières de son fiancé et de la comtesse et toute l'autorité de Mme Melville, du comte et du marquis pour la retenir. Mais on ne parvenait pas à la rassurer, à la tranquilliser. Aussi nous ne saurions dire quelles étaient ses perplexités, ses angoisses lorsque, un peu avant dix heures, Gabrielle arriva au château, courbant la tête, triste, accablée.

Marie-Madeleine poussa un cri de joie et s'élança au cou de sa mère. Quand elles se furent embrassées, Gabrielle hocha la tête et dit d'une voix brisée:

—Tortillard est parti, les gendarmes l'ont emmené pour le mettre en prison. Ah! le pauvre garçon, si vous aviez vu comme il pleurait et avec quelle expression de douleur il m'a regardée avant de monter dans la voiture qui va le conduire à Semur. Je me suis mise aussi à pleurer et je l'ai embrassé, oui, je l'ai embrassé sur les deux joues. Je ne voyais pas sa laideur, non; je le trouvais beau, ce garçon qui a sauvé ma fille! Tout de suite, alors, il s'est consolé et a pris place dans la voiture en s'écriant:

—"La prison, ça m'est égal; qu'on me coupe la tête, ça m'est égal encore; vous êtes contente de moi, vous m'avez embrassé, je suis heureux!"

Et il est parti, le sourire sur les lèvres, la joie dans le regard, ajouta Gabrielle.

Puis, se tournant vers M. de Clairfond, elle s'écria:

—Monsieur le comte, vous savez ce qui s'est passé, Tortillard a défendu ma fille; est ce que l'on peut voir en lui un coupable? Est-ce qu'il peut être condamné parce qu'il a été brave et courageux?

—Non, Gabrielle, non, répondit le comte; Tortillard ne sera pas reconnu coupable; son arrestation n'est qu'une exigence de la loi; rassurez-vous, avant un mois il sera mis en liberté.

—Mais s'il en était autrement, monsieur le comte, la justice ne serait plus la justice; elle frapperait un innocent, elle punirait le dévouement!

On entendit, à ce moment, le roulement d'une voiture entrant dans la cour.

Mme Melville, qui se trouvait près d'une fenêtre, regarda et dit, en se levant:

—C'est M. Jérôme Anglade et son fils.

Gabrielle poussa un cri de joie et voulut s'élancer au-devant de son père et de son frère.

—Non, lui dit la comtesse en la retenant, pas cela: le saisissement, une trop grande joie pourraient causer à votre vieux père une émotion dangereuse. Laissez moi faire et attendez.

La comtesse écarta une tapisserie et ajouta:

Gabrielle et vous aussi, Marie-Madeleine, entrez-là; le moment venu, je vous appellerai.

Le comte et le marquis s'empressèrent d'aller recevoir au bas du perron Jérôme et Pierre Anglade avec lesquels ils rentrèrent dans le salon. Ce fut le marquis qui présenta ses deux amis. La comtesse les accueillit très affectueusement, et s'étant approchée du père Anglade, elle lui dit:

—Voulez-vous me faire le grand plaisir d'embrasser la fille de votre vieil ami le marquis de Marpoix?

Et elle tendit son front au vieillard.

Ce fut en pleurant que Jérôme Anglade mit un baiser sur le front de Mme de Clairfond.

Alors, le comte prit la main de Georges Nautier et, l'amenant devant Jérôme et Pierre Anglade:

—Messieurs, leur dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune ami Georges Nautier, le fiancé de votre petite-fille, monsieur Jérôme Anglade, de votre nièce, monsieur Pierre Anglade.

Le vieillard embrassa Georges pendant que le commandant lui serrait chaleureusement la main.

—Ainsi, dit Jérôme, s'adressant à Mme Melville, Mari Madeleine sait tout.

—Oui, répondit elle, excepté le nom de son père.

—Qu'elle ne le connaisse jamais! s'écria le vieillard.

—Je lui ferai cette dernière confidence la veille de son mariage, dit Mme Melville à l'oreille de Jérôme, et je la lui ferai en présence de Paul Melville et de sa femme; il faut que Marie Madeleine sache qu'elle est la sœur de mon fils.

Cependant le vieillard et le commandant s'étonnaient de ne point voir la jeune fille.

—Mais où donc est Marie-Madeleine? demanda Jérôme avec un commencement d'inquiétude.

—Vous la verrez tout à l'heure, répondit la comtesse. Mais avant, monsieur Anglade, je dois vous prévenir que vous et votre fils allez avoir une grande joie. Je ne vous le cache pas, monsieur Jérôme Anglade, je crains que vous n'éprouviez une émotion trop vive.

—Les émotions, madame la comtesse, je les connais toutes, répondit le vieillard en secouant tristement la tête; si celles causées par d'épouvantables malheurs ne m'ont pas tué, une émotion de joie, si grande qu'elle soit, ne saurait me faire du mal.

—Même si l'on vous apprenait brusquement que Gabrielle Anglade, votre fille, que vous avez tant pleurée, n'est pas morte?

Le vieillard chancela et son fils n'eut que le temps de s'approcher pour lui servir d'appui et l'empêcher de tomber. Mais il se remit promptement et se redressant, une flamme dans le regard:

—Que dites-vous, madame la comtesse, exclama-t-il, que ma fille, ma Gabrielle n'est pas morte!

—Eh bien, oui, monsieur Anglade, votre Gabrielle n'est pas morte.

—Ah! Pierre, Pierre!.... Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle?

—Elle est ici.

—Ici, chez vous, madame la comtesse?

—Oui, avec sa fille, et vous allez les embrasser.

Par un mouvement rapide, Mme de Clairfond écarta les deux portières, en disant

—Monsieur Jérôme, monsieur Pierre, regardez!

La mère et la fille pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

—Allons, venez, dit la comtesse.

Toutes deux s'élancèrent, pour tomber, Gabrielle dans les bras de son père, Marie-Madeleine dans ceux de son oncle. Ce fut une explosion de joie délirante. Mon père! Mon frère! Ma fille, mes enfants! Ces mots, mêlés à des exclamations, étaient ponctués de baisers. Il y avait aussi des larmes, des sanglots. Puis encore et encore des baisers. Gabrielle passait des bras de son père dans ceux de son frère, et c'était alors que le vieillard, à son tour, embrassait Marie-Madeleine et la pressait contre son cœur.

Mais nous renonçons à décrire cette scène émouvante où l'émotion intense arrivait à son paroxysme. Il est de ces choses que la plume ne saurait rendre. La comtesse, Mme Melville et Georges pleuraient à chaudes larmes; le marquis et le comte, très émus aussi, s'essuyaient les yeux.

Quelques instants après, Gabrielle, assise entre son père et son frère, leur racontait ce qui lui était arrivé depuis qu'elle s'était enfuie de l'asile des aliénés.

Mme Melville était préoccupée et dans une anxiété cruelle. Gabrielle lui avait promis de déclarer que l'homme tué par Tortillard lui était inconnu. Assurément, elle avait sur ce point gardé le silence. Mais n'avait-on pas trouvé sur le mort des papiers établissant son identité? A Paris, peut-être n'aurait-elle pas reculé devant le scandale d'un procès contre son mari, d'une instance en divorce; mais le scandale aurait un immense retentissement, il serait épouvantable si l'on découvrait que l'auteur de la criminelle tentative d'enlèvement était Gaston de Melleville. Elle frémissait en pensant aux conséquences que cela pourrait avoir, non pour elle, elle était prête à tout supporter, mais pour son fils et même Marie-Madeleine.

—Oh! se disait-elle, après avoir tant fait pour sauver l'honneur de ce nom que porte mon fils et le voir s'engloutir dans la honte! Ce serait horrible!

A onze heures et demie, les magistrats arrivèrent au château.

—Eh bien! leur demanda aussitôt M. de Clairfond, avez-vous pu établir l'identité de l'homme et de la femme?

—Pas encore d'une façon absolue, monsieur le comte, répondit le procureur de la République, mais nous espérons y arriver quand nous aurons les renseignements que nous avons demandés à Paris; car nous croyons être certains que cet homme et cette femme vivaient à Paris.

—Ainsi, la femme n'est pas une dame Berneret de Dijon?

—Ce matin, à la première heure, j'ai télégraphié à Dijon et la réponse nous a été apportée de Semur comme nous sortions de la mairie. On ne connaît pas de dame Berneret à Dijon et il n'y a jamais eu dans la ville un négociant en vins de ce nom. Nous avons voulu interroger cette femme; peine inutile: elle est folle à lier. Nous n'avons pu obtenir d'elle que des paroles incohérentes, coupées par de grands éclats de rire; chose étrange et qui ne répond guère à son hilarité, elle s'imagine qu'elle est morte et réclame constamment un cercueil.

Mme Melville tenait sa tête baissée, et pâle, oppressée, écoutait.

—Un gendarme et le garde champêtre de Mauvert ont été chargés de la conduire à Semur, continua le procureur de la République; dès demain, après constatation des médecins, elle sera envoyée à la maison des aliénés du département.

Maintenant, monsieur le comte, et avec votre assentiment, nous allons recevoir la déposition de Mlle Marie-Madeleine. Est-elle ici?

—Me voici, monsieur, dit la jeune fille, en se levant, et je suis prête à vous répondre.

Le greffier s'installa pour écrire et ce fut le juge d'instruction qui interrogea Marie Madeleine.

Elle dit ce qui s'était passé dans le bois jusqu'au moment où elle avait perdu connaissance. Elle parla ensuite de ses impressions lorsque, revenue à elle, elle avait vu Tortillard agenouillé près d'elle, l'homme inconnu étendu sur le sol dans une mare de sang et entendu la voix de Cendrillon appelant au secours.

La déposition de mademoiselle, dit le juge d'instruction, vient confirmer celles de Tortillard et de Gabrielle Anglade, dite Cendrillon, qui est, paraît-il, la mère de Mlle Marie-Madeleine.

—Oui, monsieur le juge d'instruction, dit le père Anglade, en s'avançant, Gabrielle Anglade est la mère de Marie-Madeleine; moi, messieurs les magistrats, Jérôme Anglade, ancien soldat d'Afrique, je suis le père de Gabrielle Anglade et voici son frère, Pierre Anglade, chef de bataillon au 42e de ligne.

Les deux magistrats saluèrent, puis tendirent la main au père et au fils.

—Pour nous, reprit le procureur de la République, il serait surtout important de savoir dans quel but l'homme et la femme voulaient enlever Mlle Marie-Madeleine; quelqu'un d'entre vous peut-il nous fournir un indice quelconque?

—Tout le monde garda le silence.

—Mademoiselle Marie-Madeleine, reprit le magistrat, n'avez-vous pas quelque soupçon?

—Aucun, monsieur; je ne peux pas m'expliquer l'attaque dont j'ai été l'objet et j'en suis encore à me demander si, réellement, on voulait m'enlever.

—Sur ce point, mademoiselle, le doute n'est pas possible. Vous avez été bâillonnée afin de vous empêcher de crier et de paralyser votre résistance! Si Tortillard, qui se trouvait dans le bois, par hasard, a-t-il déclaré, n'était pas venu à votre secours, vous alliez être jetée dans la voiture attelée à deux chevaux, qui attendait près du bois. Cette voiture a été vue par plusieurs personnes qui ont pensé qu'elle appartenait à une famille de bohémiens. Elle a disparu tout à coup, après le coup manqué, et malgré nos investigations, nous ignorons encore à présent de quel côté elle s'est dirigée.

Tout est mystérieux dans cette affaire, poursuivit le procureur de la République; découvrirons nous pourquoi cet homme et cette femme voulaient s'emparer de Mlle Marie-Madeleine? Nous ne l'espérons guère, maintenant que l'homme est mort et la femme folle.—"J'étais dans le bois, déclare Tortillard, j'ai entendu un cri, je suis accouru; j'ai vu l'institutrice des petites demoiselles bâillonnée et évanouie dans les bras d'une femme qui m'était inconnue: un homme, que je ne connaissais pas non plus, allait emporter Mlle Marie-Madeleine; j'ai compris qu'on voulait lui faire du mal et, comme je n'avais que ce moyen de la défendre, j'ai frappé l'homme de mon couteau." Il ne sort pas de là. Il ne peut ou ne veut pas dire autre chose. Nous demandons à Gabrielle Anglade, comment vous trouviez-vous à cette heure au bois de Mauvert? Elle nous répond:—"Je venais au devant de Marie-Madeleine; je savais qu'elle était à Mauvert, l'ayant quittée vers cinq heures et demie au pont du moulin de la Voivre.

—Cela est exact, monsieur, dit Marie Madeleine; nous nous sommes séparées au pont du moulin; celle que l'on a appelée Cendrillon était chargée d'une commission pour la meunière, et je me souviens qu'elle m'a dit en me quittant: "Nous nous reverrons probablement ce soir." Cela indiquait son intention de m'attendre pour revenir avec moi au château. C'est hier soir seulement, monsieur, que j'ai su que Gabrielle Anglade était ma mère; elle apprenait en même temps que j'étais sa fille.

—Oui, Gabrielle Anglade nous a dit cela.

—Elle a dû vous dire également, monsieur, que nous avions l'une pour l'autre la plus vive tendresse, et qu'il nous était difficile de passer une journée sans nous voir. Ah! depuis longtemps déjà quelque chose en nous nous disait que nous n'étions pas étrangères l'une à l'autre!

Après ces paroles, la jeune fille se jeta au cou de sa mère.

—Enfin, messieurs, dit le comte de Clairfond, si vous parvenez à savoir qui sont les auteurs de l'attentat, vous découvrirez sans doute le mobile du crime qu'ils voulaient commettre.

Mme Melville tressaillit violemment.

—Oui, peut-être, répondit le juge d'instruction; mais comme vous le disait tout à l'heure M. le procureur de la République, tout est mystérieux dans cette affaire. Nous avons trouvé sur le mort un portefeuille contenant quinze billets de banque de mille francs, plusieurs cartes de visite portant le nom de Jonathan Milsson, demeurant 30, rue de Dunkerque, à Paris; ceci indiquerait que cet homme est Américain, mais il y avait également dans le portefeuille deux reçus au nom d'un sieur Delombre, l'un pour achat de deux chevaux, l'autre pour achat d'une voiture et réparations faites à la dite voiture. Naturellement, nous nous demandons si l'individu s'appelle Jonathan Milsson ou Delombre.

Mme Melville laissa échapper un soupir de soulagement.

—Maintenant, ajouta le juge d'instruction, nous attendons le résultat de l'enquête à Paris et souhaitons que la justice soit éclairée.

—Je respire, se dit Mme Melville, ils ne sauront rien.

* * *

Quelques jours après, le comte de Clairfond recevait une lettre du Procureur de la République, disant que l'enquête n'avait pas donné les résultats qu'on espérait. Toutefois, on savait que l'homme mortellement blessé par Tortillard était bien un nommé Jonathan Milsson, sujet américain; il s'était donné le faux nom de Delombre pour acheter les chevaux et la voiture. C'était également sous ce nom de Delombre qu'il avait loué, à Joigny, une maison isolée qu'on appelait le Petit-Castel, et où l'on avait retrouvé la voiture et les chevaux, abandonnés, et dans un si piteux état qu'il avait fallu les abattre.

Mme Melville avait attendu anxieusement la lettre du procureur de la République. Enfin, elle était complètement rassurée. Le lendemain, elle quitta Mondraget pour retourner à Paris.

Trois semaines plus tard, quelques jours avant le mariage de Marie-Madeleine, elle revenait au château, accompagnée cette fois de l'abbé Ginoux, de Paul et de Clotilde.

Le mariage de Georges Nautier et de Marie-Madeleine fut célébré à Mauvert. Dans l'assistance, très nombreuse, on remarquait Tortillard, remis en liberté la veille, par suite d'une ordonnance de non-lieu.

Les témoins de la mariée étaient Paul Melville et Pierre Anglade; ceux du marié le marquis de Marpoix et le comte de Clairfond.

Le vieil abbé Ginoux donna la bénédiction nuptiale et chanta la messe ainsi qu'il l'avait désiré. Et dans la sacristie, après avoir embrassé les jeunes époux, il leur dit:

—Je remercie Dieu, qui m'a laissé vivre jusqu'à ce jour. Ma carrière de prêtre est maintenant terminée, je me retire du sacerdoce.

A l'occasion du mariage, il eut pendant trois jours grande fête au château de Mondraget. Puis on partit pour Charmillon où Gabrielle et Marie Madeleine étaient attendues par la bonne Fanchette et les anciennes amies de Gabrielle, mariées et mères de famille.

* * *

Qu'était devenu Hector de Chamblay? Il avait appris par les journaux le drame de Mauvert. Comprenant qu'il ne pouvait pas revenir de longtemps au Val Chamblay, il s'était embarqué pour les Grandes-Indes.

FIN.

Le préfet de X.... est mandé par le ministre de l'intérieur, qui l'interpelle vivement:

—Pourquoi n'avez vous pas suspendu le maire de Brelan-la-Forêt?

—Que lui reproche-t-on?

—On l'accuse d'être homme de paille du député réactionnaire.

—Ah! monsieur le ministre, si c'était un homme de paille, il y a longtemps que son conseil municipal l'aurait mangé.

FEUILLETON.

No 1 — Commencé le 12 août.

Mortel Amour!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE.

SŒURS DE LAIT.

I

ROSE PRINTEMPS.

Le vingt septembre mil huit cent quatre-vingt-deux, par une fraîche mais claire après-midi d'automne, les sons d'une mauvaise clarinette, aigre et criarde, amenèrent sur leurs portes quelques femmes d'un petit village du Morvan, une des rares contrées de France qui gardent encore quelque chose du pittoresque et de la sauvagerie du passé.

Bientôt elles virent apparaître sur le communal un vieux berger en loques qui traînait derrière lui une centaine de moutons au museau roux dont la longue toison s'était déchirée à toutes les broussailles des chemins.

Ce village se nomme Tavernay; il est situé à moitié chemin environ entre Château-Chinon et Autun.

Tavernay n'a point de prétentions.

Douze maisons basses autour d'une église au clocher pointu avec un communal de deux arpents d'herbe drue, une grande mare pleine d'ajoncs et de nénufars au bas et c'est tout.

Une femme de cinquante ans environ, grande, sèche, jaune et laide, qui se tenait devant une boutique, la seule du hameau, appela le berger mélomane qui s'approcha de mauvaise grâce en disant:

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la Nicole?

Nicole Rabut était l'unique boutiquière du village.

Son magasin, grand comme une échoppe de savetier, contenait des articles de mercerie et quelques denrées indispensables, comme le sel, le poivre et divers accessoires de cuisine; mais ce qu'on y débitait surtout, c'étaient des cancans, des commérages et des malices de toute sorte.

Nicole Rabut passait pour la plus mauvaise langue du pays et ne volait pas sa réputation.

Elle n'était que fiel et venin.

Simon Rabut, son mari, qui travaillait comme bûcheron dans les forêts des environs, passait de son côté pour un redoutable braconnier, un collecteur de profession.

Il avait eu plus d'une fois maille à partir avec les gardes du domaine dont le parc bornait le communal et les juges de Château-Chinon ne le ménageaient pas quand quelques massacres de chevreuils ou de marcassins l'amenaient devant eux.

De là une haine sourde que la femme et le mari entretenaient contre tout ce qui de près ou de loin touchait à la famille de Meilhan, en possession depuis un temps immémorial de la magnifique terre de Tavernay dont les fermes et les bois s'étendent sur trois communes et enveloppent le village d'une verte ceinture.

—Eh bien! père Pivart, dit la mercière, en montrant de son long bras osseux les futaies au dessus desquelles, à cinq ou six cents mètres, on distinguait les toitures d'ardoises d'un château qui devait être très important, on mène joyeuse vie là-dedans.... On s'amuse à longs jours.... L'argent roule.... Vous avez dû rencontrer des bandes de chasseurs aux environs de votre ferme.

Elle se retourna du côté opposé au parc.

Dans le lointain, les bâtiments d'une vaste exploitation agricole s'étageaient sur un coteau boisé au-dessus de prairies peuplées de ces bœufs blancs qui sont la fortune de la Nièvre.

—N'empêche, ajouta-t-elle, que j'aimerais mieux être à la place de maître Bailleul, le fermier des Essarts, votre patron, qu'à celle du marquis. Je serais plus sûre de mourir dans la peau d'un richard.

—Vous croyez, Nicole? Le marquis a de bons biens.

—On sait ce qu'on sait. On va grand train au château.... On y brûle la chandelle par les deux bouts....Elle finira par fondre.

—Ça ne sera pas encore pour demain, dit le berger sans conviction.

—On verra, on verra....tandis qu'aux Essarts on a ramassé de beaux écus dans les bas de laine.

—Dame, oui!

—Je ne pourrais pas vous dire, mais le maître Bailleul ne se laisserait pas couper le cou pour deux cent mille francs, bien sûr.

—Et penser qu'il n'a qu'un fils!

—Un beau garçon, mille dieux! fit le berger, vif comme un salpêtre, mais le cœur sur la main.

—Il sera riche, riche!

—Il ne sera pas pauvre, c'est certain.

—Il est toujours amoureux de la petite Rose?

—Ah! ça, je peux le dire, amoureux fou, Nicole, et il y a de quoi. Une jolie fille et qui n'a jamais fait de mal à personne.

La mercière fit une grimace, comme si elle eût avalé une médecine.

—Vous voilà comme les autres, père Pivart, dit-elle. Jolie fille, sans doute, la Rose, Rose Printemps, comme on l'appelle....

—Et on a raison, affirma vivement le berger. Une fleur, un rayon de soleil, l'enfant!

—Possible, glapit la Nicole avec un rire jaune, mais ce n'est pas tout que la beauté. Coquette, avec des idées de grandeur, vêtue comme une princesse, l'hiver à Paris, sœur de lait de mademoiselle Andrée de Meilhan, elle oublie qu'elle n'est que la fille d'un simple garde, Jérôme Brinon! Ça n'a pas un sou de dot et ça fait des embarras pour plus de mille écus!...... Voilà! Mais vous êtes un homme, père Pivart, et vous vous laissez enjôler comme les autres.

Le berger fut tenté de répliquer vertement et de river le clou de la mercière. Il avait un faible en effet pour Rose, Rose Brinon, la fille du chef des gardes de Tavernay, la promise de Jacques Bailleul, le fils de son maître, le fermier des Essarts, mais il résista à la tentation.

Il dit seulement:

—Rose n'a pas besoin de dot pour se marier. Elle est assez belle pour s'en passer, Nicole, et ce sera une bonne et gentille ménagère.

—Ce n'est pas encore fait! Quand est-ce qu'il revient au pays votre jeune homme?

—On l'attend ce soir.

—Alors on ne tardera pas à le voir sur le communal, siffla la mercière, en jetant un coup d'œil haineux à une jolie maisonnette, à cheval pour ainsi dire sur le mur de clôture du parc et qu'un énorme lierre couvrait entièrement, escaladant le toit et enlaçant les pierres des cheminées.

—Possible! dit le berger. Notre Jacques raffole de votre voisine, la Nicole, et ce n'est pas d'hier.... Des amis d'enfance.

La mercière répéta son pronostic:

—Les derniers mots n'en sont pas dits, mon vieux Pivart. Nous en reparlerons.

—A la revue, la Nicole, dit le berger qui pensait intérieurement:

—Vipère, celui qui t'arracherait tes crochets ferait une bonne œuvre.

Il se dirigea vers la maison aux lierres.

Son troupeau s'était éparpillé sur le communal et tondait l'herbe fine et rase sous la garde vigilante de deux chiens maigres.

Le bonhomme, vert encore, enveloppé de sa limousine, le chapeau poudreux et bossué sur des cheveux poivre et sel, la peau tannée par le soleil et la bise, avait une bonne figure de vieux.

Autant celle de Nicole Rabut était antipathique et hargneuse, autant la sienne était bienveillante et douce.

Il heurta du bout de sa clarinette une petite fenêtre, seule ouverture de la maison qui donnait sur la place du village.

Cette fenêtre s'ouvrit aussitôt et une tête de jeune fille se montra parmi les feuilles vertes dont la muraille était entièrement tapissée.

—C'est vous, père Pivart, dit-elle en rougissant de plaisir. Je vous voyais parler à Nicole Rabut! Elle ne nous aime pas. Pourtant mon père a fait grâce plus d'une fois à son mari.

—Un fameux gredin, murmura le berger, tandis que votre père, ma Rose, est un digne et honnête homme estimé de tout le monde. Mais trop parler nuit. J'écoute ce qu'on me dit et je pense à ma guise. Elle a une langue d'aspic, cette Nicole, une langue à faire battre les montagnes ensemble.

—On va bien aux Essarts?

—Très bien, fillette.

—Le maître Bailleul et la maîtresse?

—Ils se portent comme des charmes, surtout aujourd'hui......

—Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire?

—Parce qu'on a reçu des nouvelles.... des bonnes.

—Quelles nouvelles?

Le bonhomme, au lieu de répondre, la dévisagea de ses yeux roux avec tant de finesse rustique qu'elle devint pourpre.

—Vous prenez un malin plaisir à me faire languir, père Pivart, balbutia-t-elle.

—Des nouvelles de M. Jacques, dit il enfin.

La poitrine de la jeune fille s'enfla joyeusement.

C'était une belle poitrine, forte et saine, cachée sous une robe de toile d'Oxford, bien simple et pourtant gracieuse, un cadeau des dames du château sans doute, dont la maisonnette ne pouvait être qu'une dépendance.

La tête n'était pas indigne de cette poitrine; les cheveux châtain foncé étaient très abondants et naturellement ondulés, le front un peu bas, les yeux d'un noir brillant, le nez mutin, la bouche admirable, le teint d'une étonnante délicatesse chez une paysanne, car cette fille n'était qu'une campagnarde affinée par une éducation aujourd'hui à la portée de tout le monde et le voisinage de gens d'une condition supérieure.

Son père, Jérôme Brinon, était entré au service du marquis de Meilhan, en qualité de garde, au sortir du régiment.

Il y avait de cela une trentaine d'années.

Huit ans plus tard, il avait eu une fille, la seconde année de son mariage avec une femme qu'il adorait.

La malheureuse était morte d'une mauvaise fièvre alors que sa fille, la petite Rose, n'avait que huit mois.

On chercha vainement une nourrice pour l'enfant dans le pays; elle était si chétive que le médecin affirma qu'elle allait mourir.

La marquise de Meilhan qui élevait elle-même sa fille Andrée, exactement du même âge que la petite Rose, se dévoua.

L'enfant fut sauvée.

Les Brinon se seraient jetés au feu pour leurs maîtres.

Les deux sœurs, Andrée de Meilhan et Rose Brinon, s'adoraient.

Elles étaient belles toutes deux, mais leurs beautés ne se ressemblaient pas.

Celle d'Andrée était plus fine, plus fière, plus aristocratique; celle de Rose aussi excitante, avec le même éclat, plus colorée, plus vivace.

C'était un joli couple quand elles se promenaient ensemble bras dessus, bras dessous.

Fleur de serre et fleur des champs, elles étaient faites pour plaire et passionner.

—Ainsi, reprit Rose, Jacques a écrit à ses parents?

—Le piéton a apporté la lettre aux environs de midi.

—Jacques a de l'avancement, peut-être?

—Comme vous dites. Sergent major!

—C'est bon, hein!

—Sans doute.

Le berger baissa la voix:

—Et il y a quelque chose de mieux.

—Quoi donc?

—Il vient en congé.

—Quand?

Le père Pivart était une crème d'homme. Il voulut laisser au fils de son maître le plaisir de la surprise.

—On ne sait pas, dit-il, mais ça ne peut tarder.

—Ah! tant mieux!

Elle remercia le berger avec effusion.

—J'ai voulu vous annoncer les nouvelles toutes fraîches, reprit-il, et j'ai amené mes moutons de vos côtés. Ils ne s'en porteront pas plus mal, et vous êtes contente, dites!

—Oui, père Pivart.

Le bonhomme s'épongea le front. Ce n'était pas que la chaleur fût insupportable, mais un coup de vin est toujours le bienvenu.

Rose Brinon comprit l'apologue. Elle passa un verre plein par la petite fenêtre avec un sourire aussi agréable au berger que le rafraîchissement offert.

—Allons, dit-il, en se disposant à prendre congé, vous nous ferez une bonne et gentille maîtresse. Aux Essarts, on vous aime, ma petite Rose, comme si vous étiez déjà la fille de la maison. Mais celui qui vous aime le mieux, c'est encore notre soldat, le sergent-major.

—Je le lui rends bien, père Pivart, et à ses parents aussi.

—On le sait. Vous aurez tiré un bon numéro, mille dieux! Mais c'est pain bénit; vous le méritez mieux que personne! A la revue, mademoiselle Rose!

—A bientôt, père Pivart.

On entendait des coups de fusil dans la plaine, du côté des Essarts, en feux de peloton.

—Quel massacre! murmura le berger en soupirant. Nos pauvres bêtes vont écoper!

Il quittait la fenêtre et se retournait vers le communal quand ses yeux enfouis sous des sourcils hérissés lancèrent une petite flamme.

En même temps, il pinça ses lèvres informes sur sa mâchoire de vieux loup édenté et fit une grimace significative.

Nicole Rabut, la mercière, toujours en observation sur sa porte lui montrait d'un geste moqueur un chasseur arrêté sur la place, au coin de l'église, les yeux fixés de loin sur la maisonnette.

C'était un homme de moyenne taille, au teint rosé, déjà légèrement obèse, mis à la dernière mode, son fusil à l'épaule, un chapeau mou sur des cheveux blonds clairsemés, et un épagneul dans les talons.

Une ombre de contrariété obscurcit le front de Rose.

—Le baron! murmura-t-elle.

—Il ne vous revient pas celui-là? demanda le berger.

—Pas du tout!

—Un particulier qui ne manque pas de monnaie et qui a de bonne terre au soleil. Seigneur! Heureusement qu'il n'en faut pas tant pour être heureux!

—Oh! non.

Le berger salua la jeune fille d'un adieu amical:

—Bonsoir, fillette!

Et il rassembla ses moutons qui bientôt se bousculèrent devant lui, dans le chemin creux, au-dessous de la mare du communal.

Le chasseur regarda un instant le nuage de poussière soulevé par le troupeau. En même temps il écoutait le père Pivart qui criait à tue-tête, d'une voix cassée, une chanson de son cru:

Mes moutons et mes brebis,
L'été, dans les champs fleuris,
Croquent le grain des épis.
Ils sont frais, gras et joyeux,
Et de plus très amoureux!
C'est tant mieux!

—Diable! pensait le chasseur, le bonhomme est poète et musicien.

Le berger braillait son second couplet.

L'hiver, à l'étable on baille;
Sans festins et sans ripaille,
Il faut dormir sur la paille.
Il neige, le ciel est gris;
Plus de fleurs et plus d'épis......
C'est tant pis!

La voix se perdit dans le lointain. Le chasseur s'approcha de la maison du garde, posa son fusil le long du mur et s'accouda sans façon sur l'appui de la fenêtre.

II

M. LE BARON MAXIME FERNEY DES ORMES.

Nicole Rabut, la mercière de Tavernay, ne valait pas cher, mais il existe des animaux malfaisants dont la vue est très perçante et l'ouïe d'une finesse extrême.

Nicole Rabut n'était ni sourde, ni aveugle; de plus, elle entretenait des intelligences chez l'ennemi, nous voulons dire au château.

Au moment où le chasseur s'accoudait à la petite fenêtre de la maisonnette, une grande fille de vingt-huit à trente ans, vêtue de noir, les cheveux roulés sous un large chapeau de paille brune, avec une élégance qui sentait son Paris d'une lieue, se glissa par le jardinet situé derrière la boutique de Nicole Rabut et, de l'intérieur, elle l'appela sans bruit.

La mercière se retourna.

—Tiens! c'est vous, mademoiselle Suzanne, dit-elle.

—Oui. Que regardez-vous là?

Un mauvais sourire rida la face de Nicole Rabut qui rentra chez elle.

—Je regarde un renard qui rôde autour du poulailler de Jérôme Brinon, dit-elle. Il finira par manger sa poulette.

La femme au chapeau de paille ne se compromit point.

—Elle est en âge de se défendre, répliqua-t-elle simplement.

—Vous allez avoir un grand dîner ce soir au château, reprit Nicole Rabut.

—Pour sûr. Les cuisines flambent. Vingt deux maîtres, ma bonne Nicole, et trente-quatre domestiques.

—Il n'est bon feu que feu qui dure, grommela la mercière. Qui avez vous là?

—Toutes sortes de gens, répliqua Suzanne avec indifférence.

—M. de Rambert? dit malignement Nicole.

—Vous pensez! Il ne nous quitte pas de loin, celui-là. A Paris il est tout le temps à l'hôtel. A Tavernay, dès qu'on y met le pied, il arrive dare-dare!

—C'est qu'il a ses raisons.... Si vous vouliez parler, vous en savez long, vous! insinua la vieille.

Suzanne était une fille de Tavernay élevée par la famille de Meilhan et promue depuis longtemps au grade de femme de chambre de la marquise et de sa fille Andrée.

Trop fine pour répondre, elle se contenta de dire.

—Le comte Olivier était le pupille de M. le marquis. Il a été élevé avec sa cousine. Il est tout simple qu'ils soient bien ensemble. Quand ça ferait un mariage, il n'y aurait rien d'étonnant.

—Pouh! fit Nicole Rabut, deux paniers percés, votre marquis et son cousin...... autant l'un que l'autre. Les domestiques jasent, ma belle. Le comte Olivier s'amuse à Paris: il jette l'argent par les fenêtres; son père avait commencé avant lui. Ce beau monde là n'est pas cossu! Il s'en faut!.... Tout ce qui brille n'est pas or!....

Elle montra du doigt le chasseur attardé près de la maisonnette.

—Parlez-moi du baron Ferney! A la bonne heure. C'est solide et bon teint!... Des millions par dessus la tête. Rien que son domaine des Ormes, un des meilleurs de la Nièvre, on ne sait pas ce que ça vaut. Voulez vous que je vous dise?.... il en tient pour Rose! Pendant que les autres battent la campagne, c'est de ce côté-là qu'il chasse, le finaud! Si Jacques Bailleul arrivait, c'est lui qui ne serait pas content .... Jaloux comme un tigre, le soldat! Et le berger me l'a dit tout à l'heure, il revient ce soir.

—Ah! fit Suzanne, qui tressaillit.

Au nom de Jacques Bailleul, elle avait déjà éprouvé un petit frisson. Ce Jacques Bailleul avait dû jouer un rôle dans son existence.

—Il revient? dit-elle. Vous en êtes sûre, Nicole?

—Il paraît.... Il a un congé.

Suzanne prit une chaise dans la boutique; la mercière en fit autant.

Les langues allèrent leur train. Les deux femmes causèrent du marquis de Meilhan—Meilhan-Tavernay, un beau nom!—toujours jeune de caractère, de tournure et d'esprit, malgré ses cinquante-cinq ans sonnés, grand seigneur, s'il en fut; de la marquise, une sainte, effacée, simple et bonne, en adoration perpétuelle devant son mari, en dépit de ses dissipations; de M. Roger de Meilhan, l'aîné des enfants, beau et grand comme son père, mais fou de plaisir et à vingt-huit ans, n'ayant rien fait d'utile, pour lui ni pour les autres: enfin de mademoiselle Andrée, la sœur de lait de Rose Brinon, la perle de la maison et des environs, à dix lieues à la ronde.

Mais tout en causant la femme de chambre était préoccupée et Nicole Rabut de son côté ne perdait pas de vue le chasseur toujours dans la même posture.

—M. le baron n'a pas l'air de s'ennuyer, dit-elle.

Il ne s'ennuyait pas en effet.

Le domaine des Ormes dont Nicole Rabut venait de parler est situé à trois lieues de Tavernay, vers Limanton et Moulins Engilbert.

C'est une immense terre d'un revenu énorme. De rares labours rompent l'uniformité des prairies, des embauches selon l'expression locale, sans doute parce qu'on y embauche des bœufs à l'engrais comme on recrute ailleurs des ouvriers pour les divers travaux.

La terre des Ormes a passé depuis une quarantaine d'années dans une famille de financiers parisiens qui l'ont conservée en ajoutant son nom au leur.

De Ferney qu'ils étaient d'abord, ils sont devenus ainsi Ferney des Ormes, avec la bienveillante permission des autorités.

Petite noblesse d'ailleurs, datant du premier empire, noblesse de fournisseurs.

Si les Meilhan étaient gênés, quelle différence avec le million de revenus du jeune baron Maxime Ferney des Ormes!

Quand nous disons jeune, il faut s'entendre.

Le baron Maxime, en 1882, approchait de la quarantaine et ne parlait pas de se marier.

Libre comme l'air, il n'avait pour toute famille qu'un oncle à succession, vieux garçon endurci dans le célibat, vivant au cercle, et ne quittant son hôtel de la rue d'Anjou que pour chasser quelques jours ou plutôt pour faire chasser ses amis dans sa terre de Seine-et-Marne.

Egoïstes et jouisseurs tous deux, l'oncle et le neveu s'entendaient à merveille.

L'oncle disait du neveu dont il aimait assez le caractère à la fois doux et ferme, patient et volontaire:

—L'animal est fin comme l'ambre. Il ne se presse jamais et il arrive toujours le premier.

Or, le baron Maxime avait une idée.

Depuis longtemps, dans ses nombreuses visites à Tavernay, où on l'accueillait amicalement, en voisin, peut être avec le secret espoir de trouver en lui un mari pour la belle Andrée, il ne manquait point de pousser des reconnaissances du côté de la maisonnette aux lierres.

La fille du garde devait avoir pour lui plus d'attrait que la fille du marquis.

Ce jour-là, à son approche, Rose s'était renfoncée dans la maison d'un air maussade.

Le baron Ferney, en dépit de son million de rentes, n'était pas son idéal.

Elle détestait ses cheveux blond fade, ses yeux vert pâle, son teint blafard, sa face ronde et sa courte taille déjà alourdie par un embonpoint prématuré.

Il ne faudrait pas d'ailleurs pousser les choses à l'excès. Le baron Maxime n'avait rien de difforme ou de répugnant. C'était un homme ordinaire pour lequel par exemple la comparaison avec Jacques Bailleul, le fils du fermier des Essarts, l'ami de Rose, le favori du père Pivart, n'aurait pas été flatteuse.

Mais cette comparaison, d'autres auraient eu de la peine à la soutenir.

Le baron Maxime ne parut même pas se douter de la contrariété qui éclatait sur les traits de la jeune fille.

—Qu'est-ce qu'il vous chantait ce vieux sorcier, mignonne? demanda-t-il en se tournant du côté par où les moutons et le berger avaient disparu.

Rose fut brave.

—Il m'apportait des nouvelles de mon amoureux, dit-elle humblement.

—Ah! c'est juste; nous avons un amoureux.

—Monsieur le baron sait bien......

—Oui, oui.... un fils de fermier des environs..... J'en ai entendu parler.

—C'est Jacques Bailleul, des Essarts, la ferme que M. le baron aperçoit là-bas......

—Un jeune rustre qui aura de l'agrément, peste! Et qu'est ce qu'il fait, ce Jacques Bailleul?

—Il est soldat.

—Où ça?

—Dans le Midi, du côté de Montauban.

Rose ajouta avec un certain orgueil dont son promis aurait été flatté:

—Il vient d'être nommé sergent-major!

—Bigre! Un joli grade, fit le baron, et qui promet pour l'avenir. Le drôle a le bâton de maréchal dans sa giberne. Et compte-t-il persévérer dans cette glorieuse carrière?

Rose sourit et fit du doigt un geste coquet pour expliquer qu'un attrait bien connu le ramènerait au pays.

—Il sera fermier comme son père, dit-elle.

—Et vous l'épouserez?

—S'il veut de moi, oui!

M. le baron semblait de belle humeur. Il s'exprimait sur le ton de la familiarité, avec une nuance d'intérêt amical, mais à ce moment, il manifesta, en se passant le revers de la main sur le dos, un commencement d'inquiétude.

—Diable! on grille ici, positivement, dit-il.

Bien que le soleil commençât à baisser, ses rayons tombaient d'aplomb sur la jaquette du chasseur.

D'un autre côté, Rose était très vexée.

L'amour ne va pas sans jalousie.

Nicole Rabut n'exagérait rien. Jacques Bailleul était jaloux, emporté, violent.